

## La propreté, concept géographique

---

### 1-1- D'un concept social à un concept spatial.

Dans toutes les sociétés, il existe des règles de propreté et des préceptes d'hygiène corporelle, domestique, alimentaire, individuels et collectifs souvent formalisés, entre autres, par les cultures et les religions. De fait, les usages appartiennent à un fonds commun, à une mémoire commune à la société : ils sont souvent implicites et éminemment culturels. Ils sont en perpétuelle évolution. Leurs règles ont été transposées au lieu de grande fréquentation et de fortes densités, lieux de promiscuité. Parmi ces lieux, la ville a une place de choix : elle crée des normes d'état et de maintien de propreté urbaine pour éviter les conséquences de la densité et de la promiscuité.



Selon A. Bailly, un concept est une

*« représentation mentale généralement dégagée de l'expérience, constituée d'une définition opératoire qui prend son sens dans le cadre d'une problématique »<sup>18</sup>.*

Il n'existe donc pas de concept définitif ni éternel, c'est un faisceau de possibilités inscrites dans le temps et dans l'espace, au sein d'un paradigme<sup>19</sup>. La propreté est évolutive en fonction des connaissances scientifiques, technologiques et culturelles. Elle diffère dans le temps, dans l'espace et en fonction des individus. Elle est régie par des acteurs dont les décisions ou les pratiques créent des discontinuités et des différenciations spatiales.

Cette multiplicité des approches dépendant des acteurs de la propreté ne nous mène pas vers l'empirie, l'accumulation de savoirs, mais, nous oriente vers une démarche systémique, gommant les approches partielles, parcellaires, unitaires et qui segmentent l'objet étudié. De plus, si ses effets sont spatialisables<sup>20</sup> et, modélisables, l'approche de la propreté permet aussi de renouveler de manière inventive la relation à l'espace urbain contemporain et de créer de nouveaux liens sociaux sur le territoire. Il nous faut repérer les règles du jeu des correspondances entre territoire, acteurs, images et sens du lieu et des pratiques, afin d'enrichir la géographie des villes.

### **1-1-1- Degré de propreté perçu et choix de la localisation de la résidence**

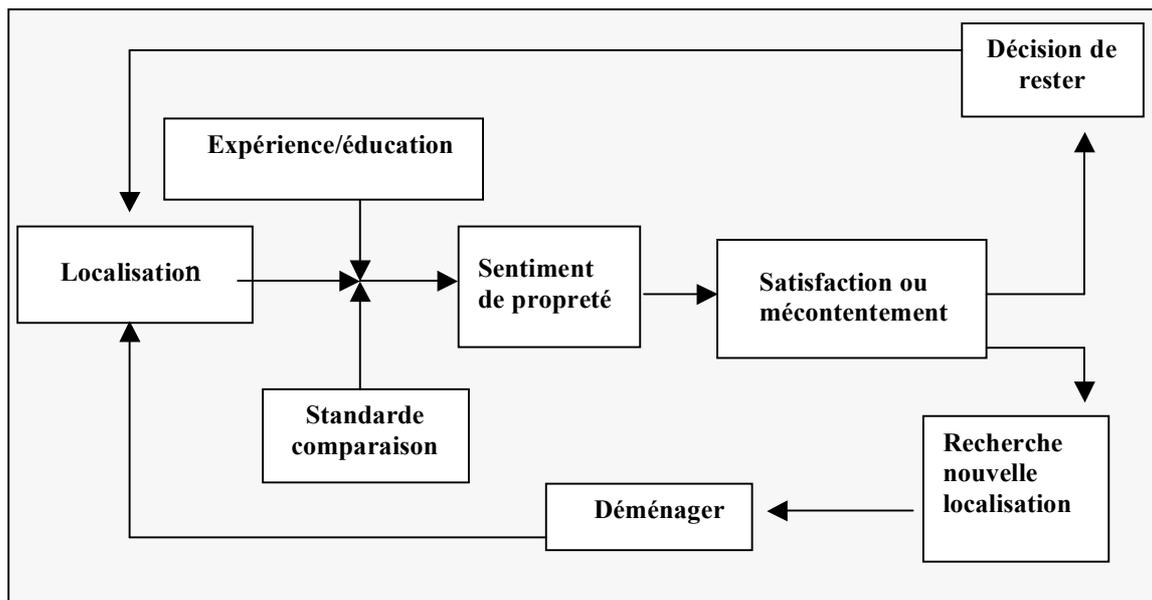
Dans un premier temps, pour illustrer cette relation entre propreté et ville, prenons l'exemple qui est la possible attribution d'une valeur à un espace selon son "*degré de propreté*" recherché, atteint ou perçu. Celle-ci évolue dans le temps et dans l'espace et est plus ou moins explicitée, plus ou moins consciente. Elle semble pouvoir apparaître comme un nouveau révélateur pertinent de la représentation de l'espace urbain. Ainsi, comme le montre la figure n°4, l'état de propreté perçu de la rue ou du quartier pourrait influencer dans le choix de la localisation de la résidence.

---

<sup>18</sup> Bailly A. et al. (1984), « les concepts de la géographie humaine », Masson, Paris

<sup>19</sup> Un paradigme, selon Kuhn, est un ensemble d'idées et de pratiques qui imprègnent les esprits à un moment donné IN « *La structure des révolutions scientifiques* » (1962)

<sup>20</sup> nous entendons par spatialisable, les effets d'un phénomène ou d'une action qui se lisent dans l'espace, ainsi ils peuvent structurer ou organiser, apporter une valeur positive ou négative.



Source : F. Jacob

Figure 4 : le rôle du sentiment de propreté dans la décision du choix de la résidence

La *localisation de la résidence* d'un habitant, résultante de l'*attractivité* d'un lieu, dépend d'un ensemble d'attributs difficiles à évaluer : la présence d'un tissu relationnel ou familial de proximité, la perception des autres espaces de la ville (*standard de comparaison*), des inter relations entre eux, mais aussi de l'âge, du sexe, de l'appartenance à un groupe social (*expérience/éducation*), qui oppose d'un côté la *satisfaction* et de l'autre la gêne ou le *mécontentement*, et qui, au final influe sur la volonté de rester ou de déménager. Ainsi, la *satisfaction* ou le *mécontentement* découlant du *sentiment de propreté*, sont les critères objectifs de l'*attractivité* ou de la *répulsion* d'un lieu. Tant que l'état de propreté n'est pas influent, car peu significatif par rapport à d'autres attributs, il ne participe pas aux motivations. Dans le cas contraire, agrégé à d'autres nuisances, ou seul, il peut devenir déterminant. La recherche d'une nouvelle localisation (*déménager*) devient la cause de la recherche d'un nouveau lieu de résidence et le facteur d'une nouvelle *attractivité*. Chacun est à même de se faire sa propre opinion sur l'état de propreté et de le comparer avec d'autres lieux de la ville. Elle est potentiellement déterminante en l'absence d'autres critères avec des conséquences spatiales. Cet exemple démontre qu'il importe de faire émerger, grâce aux pratiques, à leurs fondements, la propreté urbaine comme élément de construction du système urbain. Autrement dit, la propreté est productrice d'espace.

### 1-1-2 - Propreté et jeux d'échelle

Il est possible d'envisager l'étude de la propreté à différents niveaux d'échelle.

Ainsi, à petite échelle, la Suisse se différencie. Ce petit pays d'Europe, au cœur des Alpes, s'est créé une image de pureté et de propreté. Dès l'avènement du tourisme, au XVIII<sup>e</sup>, les autorités helvétiques ont pris des mesures pour

« doubler la valeur de la pureté naturelle des Alpes en assurant la propreté artificielle des stations touristiques »<sup>21</sup>

Les endroits, qui allaient devenir des hauts lieux du tourisme sont encore vierges ou peuplés de paysans, dont les mœurs sont plus ou moins appréciés par les voyageurs, ne se remarquent pas nécessairement par leur propreté . Ainsi, XXXX cite un guide touristique du XIX<sup>e</sup>

« En quittant Genève, dans la campagne, règnent la malpropreté et la mendicité, tandis qu'à Lausanne « l'air est pur et sain », la campagne bernoise a « l'air d'un jardin anglais. Clarens, à côté de Montreux est un petit village assez sale »<sup>22</sup>

La Suisse a compris l'intérêt d'accueillir des touristes pour diversifier l'activité économique du pays. Elle a opté aussi au développement des maisons de convalescence et *sanatorium*. L'application des nouvelles normes d'hygiène et de propreté est affectée aux villes, aux villages et aux résidences susceptibles d'héberger la clientèle. La *schématisation* a porté ses fruits, comme le prouvent les vignettes suivantes (figure 5) extraites d'Astérix chez les Helvètes<sup>23</sup>



Figure 5: vignettes extraites d'Astérix en Helvétie et qui symbolisent les représentations associées aux Suisses et à la propreté.

La ville nous paraît être l'échelle appropriée à notre étude car elle est la plus à même de donner une véritable teneur stratégique des différents jeux d'acteurs. C'est un échelon administratif pérenne dont le premier magistrat a de plus en plus de pouvoirs, mais les élus et les décideurs ne peuvent faire abstraction des facteurs institutionnels (décentralisation et Union Européenne) et structurels (mondialisation et métropolisation), ni des *desiderata* des

<sup>21</sup>Heller G. (1979), « Propre en ordre : habitation et vie domestique (1850-1930) : l'exemple vaudois », Lausanne, ed. d'en bas p. 130

<sup>22</sup> Heller G. op.cit., p. 130

<sup>23</sup> Uderzo et Goscinny (1970), « Astérix chez les Helvètes », Dargaud éditeur



habitants. La ville peut être un laboratoire, à la fois zone urbaine en expansion mais aussi interface avec le monde rural. C'est un lieu spécifique où, avec B. Goodwin, nous pensons que

*« Les gens sont capables de s'auto-organiser pour peu qu'on leur en donne la possibilité en leur fournissant les moyens de vivre. Les gens se prendraient en charge au sein des communautés efficaces répondant aux besoins de base »<sup>24</sup>*

### 1-1-3- Propreté et jeux d'acteurs

#### 1-1-3 -1- Propreté et pratiques individuelles : résultantes de l'appropriation d'un espace

Chaque acteur attribue une signification propre à un espace, qu'il territorialise : la propreté entraîne et participe à cette territorialisation et vice-versa. L'état de propreté découlerait de cette appropriation. M. Péraldi,<sup>25</sup> en 1988, avait mené un travail de recherche sur la cité du Petit Séminaire à Marseille et il s'est interrogé sur la présence de petits jardins ouvriers au pied des immeubles. Il a montré que l'intention des habitants était de refaire

*« la nature [sur] les ordures, faire monter des odeurs de fleurs (...) débauche de couleurs, d'odeurs, profusion de légumes pour masquer la saleté, « les saloperies ». [Interrogeant un jardinier sur les raisons de faire un jardin, celui-ci répond ] « c'est la propreté. Parce que c'était sale, ils jetaient les balayures des fenêtres. [Depuis, répond une autre personne], ils font plus attention, parce qu'avant les poubelles passaient par la fenêtre. Mais, maintenant, ils ont peur ».*

A l'échelle de la ville, il est probable aussi que les actions et les pratiques des usagers de la ville varient en fonction des lieux où ils se trouvent à un moment donné et en fonction des besoins ressentis. Il semblerait que les habitants se comportent différemment selon la distanciation (dans le sens propre et le sens figuré) qu'ils affectent à un lieu. Ainsi, M. Jolé<sup>26</sup> indique que l'attitude d'une personne face au respect de l'état de propreté urbaine

*« va dépendre également de l'appréciation qu'il fait de la propreté de l'espace qu'on lui offre et de son application à la préserver de ses déchets. La contribution à la production de ce bien collectif peut varier selon le lieu où il se trouve - l'espace domestique et familial, l'espace de voisinage et du quartier,*

<sup>24</sup> B. Goodwin (2002). «Vers une science qualitativee » In Benkirane. (2002). *La complexité, vertiges et promesses*. p 189

<sup>25</sup> Péraldi M. (1988) « *paysage, ville et mémoire : Marseille* », CERFISE. Les passages cités sont extraits des pages 154 à 157. Il faut noter que cette cité comptait 170 familles qui appartiennent toutes à trois groupes ethniques : gitans, maghrébins et français (rapatriés d'Algérie, Corses et Marseillais de souche). Il est à noter que les gitans n'ont jamais participé à cette opération de mise en culture de petits lopins de terre jardinés. Ce sont eux dont il est question lorsque les interviewés disent « les autres » ou « ils ». Ils les désignent sales en se disant propres ; Le jardin fixe une forme de territorialité qui différencie les groupes sociaux et les oppose notamment en matière de propreté. Ce que Péraldi constate sur ces micro-espaces est sans doute transposable à l'échelle de la ville.

<sup>26</sup> Jolé M. (1993), « *Gérer ses résidus en public* » IN Annales de la recherche urbaine, « *le génie du propre* », n°53



*l'espace de la ville et des inconnus (centre-ville, gare, parc...) et l'on peut souscrire aux devoirs qu'implique le contrat pour l'une de ces places sans le faire pour les autres. Tout ce montage suppose ou présuppose des liens spécifiques entre les usagers et le service, entre les habitants et leur espace, entre les habitants eux-mêmes... Il présuppose aussi l'existence d'une définition - voire d'une réalité partagée - de ce qui relève du domaine public et du domaine privé, de la chose publique, d'une conscience collective de l'espace public. Il implique également des définitions pratiques et conjoncturelles de la propreté (hygiène, convenance, pureté, ordre). »*

L'état de propreté urbaine dépend de à chaque observateur, il semble exister différentes manières de le percevoir et de le respecter. De plus, cette unicité se modifie en permanence, en fonction des émotions, des lieux

### 1-1-3-2- Propreté et pratiques collectives : distorsion des territorialités

L'état de propreté de la ville semble être une demande forte, mais mal connue, vague et polysémique, révélatrice de nouvelles attentes ou quêtes liées à une nouvelle forme de territorialisation de l'espace urbain. M. Conan<sup>27</sup> évoque de nouveaux rites sociaux qui créeraient de nouveaux conflits entre groupes porteurs de représentations différentes. Dans la ville, selon J. Gouhier, ont été

*« successivement chassés l'eau stagnante, la boue, la neige, et les poussières, les animaux et les déchets, vaincus le froid et la nuit ; la ville est « verte » de sa végétation enclose, fleurie, chauffée, éclairée et chaque jour toilettée par les jets à haute pression les souffleuses, les aspirateurs et les balayeuses motorisées . Que signifie dès lors cette insistance des édiles à souhaiter encore à prôner plus sa propreté, à la souhaiter plus grande encore ? Faudra-t-il savonner l'asphalte ? Les chiens de compagnie sont devenus intolérables sauf à ramasser par les maîtres leurs déjections. Tout se passe comme si l'espace urbain se rétrécissait aux dimensions de l'appartement (d'où la souillarde a disparu) du chez soi gardé net de toute souillure. »<sup>28</sup>*

Ainsi en matière de propreté, les réponses des élus varient en fonction de leurs représentations personnelles comme tout autre acteur et d'influences particulières. A Marseille, par exemple, la municipalité a opté pour des Points d'Apports Volontaires (PAV) afin que les usagers apportent leurs ordures triées. Le choix s'est porté sur un nombre d'usagers par PAV, en théorie, un pour 1000 habitants. Ces PAV sont installés sur la totalité du territoire communal, mais la distorsion entre densité de population et espace réellement disponible, ne permet pas le respect de la norme : le centre ville de Marseille est sous équipé en revanche les quartiers Sud sont sur équipés.

---

<sup>27</sup> Conan M. (1994), «Cinq propositions pour une théorie du paysage», page 34. En fait, il décrit des conflits sociaux en général et ceux qui ont trait au paysage en particulier, c'est nous qui transposons à la propreté.

<sup>28</sup> Gouhier J. (1991), « La rose et l'ordure à la Villeneuve de GRENOBLE », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°53, page 79



A Chamonix, la municipalité cherche, elle aussi, à réduire le ramassage des ordures au porte à porte et a fait le choix d'installer des PAV. Ce choix a été fait en fonction d'une maille : chaque usager devrait se trouver, en théorie, à moins de 150 mètres d'un PAV. Actuellement, en phase de transition, la commune de Chamonix applique les textes législatifs, et considère comme connectés les usagers situés à moins de 500 mètres d'un point de collecte. A une telle distance, le véhicule particulier devient un vecteur important : les moloks<sup>29</sup> (planche photographique n°1) sont donc situés aux abords des voies de communication. D'après les informations obtenues auprès du service concerné de la mairie, il y a 97 moloks pour les ordures ménagères, 72 pour le verre et 69 pour les emballages recyclables sur l'ensemble du territoire de la commune.



Source : F. Jacob, 2005

Planche photographique n°1 : molok route des Praz, à l'arrière plan le Mont Blanc et route du Bouchet lieu dit les bois, commune de Chamonix. L'aménagement est pensé : margelles, enrobage.

Les responsables politiques des villes de Séville<sup>30</sup> et de Grenoble<sup>31</sup> ont privilégié la réponse rapide à toutes dégradations en instaurant un numéro de téléphone gratuit afin de permettre le signalement par les habitants de dégâts afférant à la propreté. Elles parient sur le temps et le recours à la *tolérance zéro* : en limitant, dans le temps, la stagnation des déchets, les responsables des collectivités locales font le pari de diminuer les conséquences des petits actes, en rompant le *cercle* : *la saleté attire la saleté...* Mais, elles participent à une forme de disparition de la différenciation espace privé - espace public, chacun, à l'aune de sa représentation personnelle et privée de la propreté peut diligenter une action d'ordre publique.

Comme pour l'étude du paysage, la propreté apparaît comme une empreinte car elle exprime une civilisation mais, elle est aussi une matrice car elle participe des schèmes de

<sup>29</sup> un molok est un réceptacle à ordures, fixe, enterré aux deux tiers dans le sol et dont l'ouverture, sur le dessus, assure une fermeture solide et hermétique. L'ouverture ne permet pas d'y déposer de gros déchets : il est fréquent de repérer des cartons, des étendages déposés sur le sol.

<sup>30</sup> Site internet : <http://www.lipasam.es>

<sup>31</sup> Site internet : [http://www.grenoble.fr/jsp/site/Portal.jsp?page\\_id=306](http://www.grenoble.fr/jsp/site/Portal.jsp?page_id=306)

perception, de conception et d'action sur l'espace. S'il est intéressant d'étudier l'évolution du concept de propreté et de l'explicitier à un moment donné, pour un espace donné, il ne faut pas négliger qu'il est appréhendé par une conscience, une expérience, une esthétique, fonctions d'une culture en ces mêmes lieux et moments. Enfin, l'étude de la propreté, comme pour le paysage, et nous reprenons à notre compte les propos de M. Kokoreff, renseigne sur le rapport des individus et de la société toute entière à la réalité de leur environnement :

*« La propreté urbaine est devenue affaire de spécialistes, le savoir du propre est séparé du vécu des habitants. Des questions relatives aux habitudes culturelles différentes présentes dans les villes ne sont pas posées, non plus que sur les différences qui affectent la perception même du sale et du propre et en relativisent l'opposition selon les villes, rendent contestables la mise en place d'un modèle unique »<sup>32</sup>.*

Laisser le maintien de la propreté urbaine aux techniciens et ingénieurs est nier une partie fondamentale de l'approche de ce concept. En revanche, la géographie a toutes les raisons de considérer que le concept de propreté comme révélateur d'un discours sur l'espace, à différentes échelles, en fait un concept spatial. La propreté met en oeuvre des notions et concepts géographiques et détermine des dynamiques et des structures spatiales qu'il convient d'analyser, en fonction de l'échelle *adéquate* et selon une approche culturelle et humaniste.

## I-2 -La propreté, concept de géographie culturelle

### I-2-1- La propreté urbaine, un facteur de la relation homme – espace dans la ville, assimilable à la relation paysagère

Si, comme l'a soutenu A. Berque<sup>33</sup>, il y a près de vingt ans, nous avons traversé une crise issue de la *déculturation*, une perte de sens telle que sous l'égide de F. Dagognet, certains ont pu parler de la "mort du paysage"<sup>34</sup>, pouvons nous faire un parallèle avec la propreté ?

Nous nous inscrivons dans une approche culturelle du paysage telle qu'elle a été largement étudiée dans les pays anglo-saxons, reprise par A. Bailly, Cl. Raffestin et H. Reymond pour qui le paysage est

*« avant tout subjectif et signe, symbole, et non seulement trace visuelle »<sup>35</sup>*

---

<sup>32</sup> Kokoreff M., 1992, « La propreté du métropolitain. Vers un ordre post-hygiéniste ? », Les Annales de la recherche urbaine, n° 53.

<sup>33</sup> Berque A. (1989). « La transition paysagère » In *Espace Géographique*, n°1. pp. 18-20

<sup>34</sup> Dagognet F. Dir. (1982) « Mort du paysage ? Philosophie et esthétique du paysage », Seyssel, Champ Vallon



J.P. Ferrier s'inscrit dans cette approche culturelle et sensible des territoires et écrit :

*« Les paysages sont la forme sensible de nos territoires, la sources des collections d'images qui accompagnent nos itinéraires, l'origine de tant de nos préférences »<sup>36</sup>*

et, développé par A. Berque qui privilégie la relation objet - sujet qu'il nomme la *Médiance*<sup>37</sup>, où la mémoire collective, l'esthétique, le rapport nature – culture fonde les conceptions paysagères. C'est ainsi que le paysage, comme la propreté, peut apparaître comme le reflet des mutations des sociétés et des paradigmes.

L'ancien pouvoir spirituel d'Ancien Régime se fondait sur les croyances, réglait et stabilisait une société justifiant l'existence de classes immuables. Avec l'arrivée de la modernité, le paradigme occidental a abouti au fait que l'homme se croyait maître de la nature<sup>38</sup>, grâce à la science sans tenir compte des perceptions humaines. L'affirmation d'une telle théorie limitait les questionnements, notamment le rôle intrinsèque de l'homme lors de la prise de décisions quant à ses actions. Aujourd'hui, avec la mise en cause de ce paradigme fondé sur la pensée scientifique et la déliquescence de l'Eglise, on assisterait à une crise : dissolution de tout ordre, qui écarterait toute règle et laisserait libre cours aux avis plus ou moins subjectifs ? C'est ce que nous retrouvons dans les fondements de l'hygiénisme au XIX<sup>e</sup> siècle : il s'agissait d'évacuer le sale, de faire circuler l'ordure (être ou choses) ; nettoyer c'était désinfecter, anticiper sur la menace microbienne. Dans le post-hygiénisme, du XXI<sup>e</sup> siècle, il s'agit avant tout d'effacer les traces de saleté et autres pollutions afin de restituer la lisibilité du territoire : nettoyer c'est produire une image de netteté. La propreté *moderne* s'est construite contre la prééminence du visible. La propreté *postmoderne* marque le primat des apparences, de l'image<sup>39</sup>. Ce sont les médias qui assureraient ce nouvel ascendant.

Le lien social déstructuré a mis en avant les problèmes d'insécurité, mais aussi l'émergence de problèmes liés à la propreté. Ainsi, c'est toujours l'autre qui est un chauffard, un délinquant de la route, c'est toujours l'autre qui est sale, non respectueux des bonnes manières. Nous rejoignons M. Kokoreff<sup>40</sup> lorsqu'il écrit

*« le terme de propreté, dans son indétermination même, perd ses contenus normatifs et idéologiques pour constituer le vecteur d'une image de marque des villes ; les effets de moralisation dont la propreté participe se trouvent neutralisés par des valeurs de qualité et de civisme ordinaire qui lui confèrent*

<sup>35</sup> Bailly A., Raffestin Cl. Et Reymond H. (1980) « les concepts du paysage : problématique et représentations »

<sup>36</sup> Ferrier J.P. (1990), « Paysage, Esthétique, Ethique » IN actes du colloque **Paysages en devenir**, Centre G. pompidou, 27-29 sept. 1990

<sup>37</sup> Berque A. (1990), « Médiance, de milieux en paysage », GIP Reclus

<sup>38</sup> Roger A.sous. dir.. (1991), « *Maîtres et protecteurs de la nature* », coll. Milieux, Champ Vallon

<sup>39</sup> Nous développerons cette idée dans la partie II par l'analyse des réponses des interviewés concernant leur produit de nettoyage préféré.

<sup>40</sup> Kokoreff, M. op.cit.



*une nouvelle légitimité sociale. On est loin des stratégies urbaines du siècle dernier visant à éviter la stagnation (des ordures, des flux d'eau ou d'air, des prostituées...) pour faire de la circulation un enjeu salubre face à ce qui est sale donc dangereux et vicieux. »<sup>41</sup>*

Il s'agit d'effacer les traces de désordre qui gênent, dégoûtent, inquiètent les publics. Les considérations strictement hygiéniques sont devenues secondaires. Ainsi, comme le souligne M. Douglas,

*« si la saleté reste une menace, c'est en ce qu'elle est une " offense contre l'ordre »<sup>42</sup>.*

Pouvons-nous en conclure qu'au versant *esthétique* opposant le *beau* et le *laid* qui jouent un rôle important dans la perception de notre environnement et donc de nos actions, il existerait un versant que l'on pourrait nommer *éthique*, *bien* et *mal*, qui se traduirait par rapport à notre objet par l'opposition *propre* / *sale* ? Cette dichotomie relève en fait de rapports flous qu'interpénètrent réalité perçue, imaginaire et pratiques réelles.

A. Berque<sup>43</sup> rappelle que les sociétés aménagent leur environnement en fonction de l'interprétation qu'elles en font et réciproquement. Il est aisé de transformer cette phrase en : les sociétés entretiennent et respectent la propreté de leur environnement en fonction de l'interprétation qu'elles en font et réciproquement elles l'interprètent en fonction de l'entretien et du respect qu'elles en font. Nos actions ont des influences sur notre milieu, notamment, tous nos rejets, nos déchets, quels qu'ils soient. L'abandon des encombrants dans l'espace rural a, au cours des temps, créé des décharges dites *sauvages*. Cette attribution particulière a duré plusieurs dizaines d'années sans que personne ne trouve rien à redire. C'étaient des lieux utiles dont la raison d'être était la gratuité de l'usage et l'absence de prise en compte des nuisances. Devenues *visibles* dans le paysage, elles ont perdu leur véritable intérêt économique la gratuité : elles ont peu à peu disparu du fait d'une législation française (et même européenne) plus contraignante. Ainsi, la nature a longtemps joué un rôle de fossoyeuse, dans des lieux négativement connotés. Aujourd'hui, avec la reconnaissance de la valeur de l'environnement, l'arsenal législatif fait disparaître ces décharges.

Les petits actes de tous les jours en ville ont eux aussi des traces dans le paysage urbain. Là aussi, la loi tente de limiter les impacts<sup>44</sup>. Lorsque le lien social n'arrive plus à jouer son

---

<sup>41</sup> Kokoreff M., op.cit

<sup>42</sup> Douglas M., (1981) « *De la souillure* », p. 24

<sup>43</sup> Berque A. (1995), « *Les raisons du paysage* », p. 15

<sup>44</sup> Dans le Code civil " chacun est responsable du dommage qu'il a causé, non seulement par son fait, mais encore par sa négligence ou par son imprudence " (art. 1383). Le Code pénal énumère les cas de contravention ou de peines si un particulier a " jeté des pierres ou des immondices, s'il a déposé, abandonné ou jeté des ordures, des matériaux, des objets... en un lieu dont il n'est pas propriétaire ". Il en est de même en cas de " dégradation ou de détérioration des chemins publics ", de " défaut de réparation ou de nettoyage " ou de " l'embarras de la voie publique " (Livre IV, chapitre. II, section II, III, IV). Le Code de l'administration communale stipule que " la police municipale a pour objet d'assurer le bon ordre, la sûreté, la sécurité et la salubrité publique. Elle comprend notamment tout ce qui intéresse la sûreté et la commodité

rôle modérateur entre les individus, chacun se projette alors dans un groupe référent, seul respectueux des bonnes manières et rejette les autres groupes. Cette appartenance renforce l'attachement à un territoire, d'une part, et la conscience d'un intérêt collectif, d'autre part. Le *sale* et le *propre* mobilisent, semble-t-il, la personnalité tout entière de l'individu citadin, son histoire, son éducation, les relations affectives de sa petite enfance. Ainsi, la propreté est associée à *la qualité de la vie*, au *respect de soi*, au *bien-être*. Dans la ville, la propreté c'est l'*harmonie*, la *beauté*, la *richesse* et la *sécurité* mais, également l'*hygiène* et la *santé*. Elle permet alors de lutter contre le mal, les maladies, la décomposition et l'agression qui dégrade et détruit tout. Selon un rapport de 1985<sup>45</sup>, les images symbolisant la propreté concernent tous les sens :

*" la vue (le blanc, la transparence, les couleurs éclatantes...), le toucher (des surfaces nettes, lisses, brillantes, pures, froides, des lignes droites, des carrés), l'odorat (des odeurs fraîches, des parfums légers), l'ouïe (le calme, le silence, la douceur...)[ Les attitudes manifestent] une forte implication personnelle, et s'expriment contradictoirement. Soit, par un acte individuel volontaire, le Parisien cherche à ne pas déranger et respecte ce qui est déjà propre, soit sa responsabilité peut lui paraître infime par rapport à celle partagée par l'ensemble des Parisiens et ce sont alors les autres qui salissent. [Selon ce rapport, la propreté, individuelle ou collective, est idéalisée, bien qu'elle puisse devenir] négative, aseptique et artificielle... obstacle à la spontanéité, effacement de la personnalité, refus de son corps, absence de vie. [ Les images de la saleté sont " concrètes : ] : la présence, dans les rues, sur les trottoirs, d'objets encombrants isolés, de détritius, de pollutions humaines et surtout animales. Si les gestes propres sont, en général, considérés comme passifs (ne pas jeter... ramasser... faire attention...), les gestes sales sont tolérés s'ils concernent de petits détritius faciles à éliminer dans le caniveau, mais jugés intolérables s'ils sont liés aux fonctions excrémentielles ou organiques (laisser son chien faire ses besoins n'importe où), ou à l'exhibition d'éléments de l'intimité (abandonner sur le trottoir son vieux matelas) "*

La propreté urbaine, à l'instar du paysage comme l'indique à ce sujet A. Berque<sup>46</sup>, n'est pas un objet mais bien une relation, en active continuité avec notre esprit.. Il ne s'agit pas de savoir quelles sont les quantités et les qualités des déchets à évacuer, ni comment fonctionne

---

du passage dans les rues, quais, places et voies publiques. Ce qui comprend le nettoyage, l'éclairage, l'enlèvement des encombrements, la démolition ou la réparation des édifices menaçant ruine, l'interdiction de rien exposer aux fenêtres ou autres parties des édifices qui puisse nuire par sa chute, ou celle de rien jeter qui puisse endommager les passants ou causer des exhalaisons nuisibles. " (Livre I, titre V, art. 97). Le Code rural est également cité pour ce qui concerne la police et la conservation des eaux, le contrôle sanitaire des productions agricoles et animales et l'équarrissage des animaux. (Livre I, titre III, chapitre 11 ; Livre II, titre IV)

<sup>45</sup> rapport demandé par la Mairie de Paris, Direction de la Propreté, Bureau de l'Information et de la Documentation : " Le concept de propreté des Parisiens ", février 1985.

<sup>46</sup> Berque A. (1995), op. cit., p.22



la psychologie de la perception, il faut connaître aussi les déterminations culturelles, sociales, historiques de cette perception. C'est, pour reprendre l'expression de E. Morin<sup>47</sup>,

*« un complexus, un tissu, entrelacs d'interrelations entre des acteurs sur un espace donné. »*

L'analyse spatiale du maintien de l'état de propreté crée des processus ségrégatifs. Ces derniers sont multiples, agissent à différentes échelles, s'accordent à différents rythmes, opèrent selon différentes relations sociales, et enfin, diffèrent par leurs conséquences. Le paradigme de la complexité nous offre une nouvelle approche pour analyser le phénomène et ainsi documenter ses évolutions spatio-temporelles, ses mécanismes sous-jacents et ses conséquences à long terme.

Il paraît étonnant et curieux de constater que les habitants des villes citent souvent les déjections canines comme symbole de la saleté des villes au même titre que les bouteilles ou sacs plastiques. Ils mettent en exergue l'incivisme des habitants. Si la déjection animale est biodégradable, en ville, elle est affectée d'un rejet très fort lié aux odeurs, aux risques élevés de marcher dedans et aux éléments pathogènes qui la composent sanitaire et hygiéniquement dangereuse. A l'inverse, la bouteille ou le sac plastique ne dégagent aucune mauvaise odeur, ni agents pathogènes ils ne sont donc pas dangereux, mais associés à leur non biodégradabilité, ils dérangent.

C'est cette inférence<sup>48</sup>, cette mise en relation du donné optique avec un stock d'informations qui dépendent de notre mémoire qui crée notre perception et non pas l'environnement objectif, en l'occurrence le risque sanitaire. C'est là qu'il faudrait œuvrer en modifiant cette inférence, grâce à la formation/information du citoyen, pour faire évoluer les actes de chacun et la perception du déchet. C'est en partie en cours, du fait du recours au tri sélectif, une nouvelle approche qui devrait modifier notre relation au déchet. Cela nécessiterait de dépasser la scission acte civique / incivique en donnant du sens au déchet. La propreté est genèse<sup>49</sup> dans la mesure où l'expérience que nous en faisons est singulière. Ainsi, nos déchets ne nous rebutent pas autant que ceux de nos voisins et ceux-ci encore moins que ceux des inconnus.

C'est pour cela que l'on pourrait aussi de référer aux travaux actuels concernant la gestion des risques. Si l'on se réfère à C. Raffestin<sup>50</sup>, il semble que la perception du risque serait en grande partie liée à l'information disponible. Or, le problème est sa quantité et sa qualité. Selon lui, il existerait deux types d'information : l'information régulatrice et l'information fonctionnelle. La première consiste à prévoir les risques, pour mieux les gérer, mais son coût est élevé pour un résultat qui n'apparaît pas forcément tangible ; en revanche,

---

<sup>47</sup> Morin E., (2002), «le **complexus**, ce qui est tissé ensemble » IN Benkirane R. , op.cit. pp. 21-35

<sup>48</sup> Berque, op cit page 25

<sup>49</sup> Berque, op.cit page 31

<sup>50</sup> Mr Raffestin est intervenu à l'Institut de Géographie Alpine le 8 mars 2006, lors d'une conférence-débat sur le thème « Pour une géographie du pouvoir ». Les propos que nous citons sont extraits de son intervention orale. Je cite d'après mes notes. Il existe une retranscription sur le site suivant : <http://www.pacte.cnrs.fr/Recherche/Alerte/V001.WAV> »

l'information fonctionnelle s'inscrit dans l'émotionnel, le temps court, voire l'immédiateté : son coût est moins élevé et les répercussions plus efficaces. A l'instar de l'information sur le risque, il est possible de vérifier la même dualité concernant la gestion de la propreté. L'information peut aussi œuvrer à fabriquer du savoir quand il n'existe pas. Enfin, elle prédispose à mettre en valeur l'intérêt particulier face à l'intérêt général. Les médias (télévision, journaux, etc.) l'utilisent abondamment privilégiant la personnification au détriment du collectif. La réinstallation de l'homme au cœur de la dialectique créerait une forme d'individualisme dual prônant une quête d'intimité et d'individualisme tout en maintenant une communication avec l'autre, choisie et surtout pas imposée.

*« La propreté s'inscrit alors dans le cadre d'une gestion des apparences au sein des espaces publics, et ce à partir des théories de l'information et de la communication. »<sup>51</sup>*

Il faudrait que chaque habitant connaisse les enjeux des décisions, les risques qu'il accepte de courir et de faire courir aux autres habitants. La post-modernité, telle qu'elle est définie par A. Berque et J.P. Ferrier, ne consisterait-elle pas à ne pas (ou plus) empiéter sur le territoire de l'autre, tout en assouvissant ses propres envies. Ainsi, en matière de propreté, n'assistons nous pas à une recherche du camouflage par les désodorisants, les conteneurs, une forme de communication inversée en quelque sorte ? Ces infrastructures nouvelles, qui font disparaître la saleté (molok – poubelle pneumatiques, etc.), ne sont-elles pas le miroir de notre société occidentale ?

### **I-2-2- Approche de la relation homme / espace : sens et propreté**

Nous souhaitons appréhender la propreté urbaine en tenant compte de l'importance de la notion d'échelle, en analysant les liens signifiant signifié, en validant la pertinence des éléments, en prenant en compte les phénomènes de rémanence ainsi que l'importance de la culture. Car la propreté n'est pas l'hygiène, ni même la pollution. Elle peut certes, éviter les maladies en limitant la propagation des microbes, mais, elle est, avant tout, affaire de sens. Elle s'interprète donc en fonction de la culture, de l'époque, du milieu social et se traduit par des pratiques et des usages.

Selon *le Petit Robert*, le sens est la faculté d'éprouver les impressions que font les objets matériels correspondant à un organe récepteur spécifique. Ainsi, ces récepteurs sont au nombre de cinq (la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher) et sont les mêmes chez tous les êtres humains. Selon Aristote, il n'y a rien dans l'esprit qui ne passe au travers des sens. Nos sens sont les récepteurs du monde qui nous entoure. Lorsqu'ils sélectionnent parmi la somme d'informations disponible, trient, éliminent, hiérarchisent, après intervention du cerveau, la somme des résultats de ces actions, forme des représentations<sup>52</sup>. Ce crible

---

<sup>51</sup> I Joseph I., (1991). " Voir, exposer, observer " in *L'espace du public*, Plan Urbain Editions . Recherches,

<sup>52</sup> Nous avons utilisé le terme de représentation car celui perception convient mal en effet à la géographie, étant en général délimité comme un « acte instantané de nature physiopsychologique », c'est-à-dire qui fonctionne exclusivement en présence de l'objet par l'intermédiaire d'un champ sensoriel (C. Hussy et D. Lopreno, 1985, p. 318).

perceptif, évoqué par Hall<sup>53</sup>, est variable d'une culture à l'autre et d'un individu à l'autre, en fonction de l'éducation, de l'expérience mais aussi des spécificités sensibles de chacun, ce que Hall estime être enraciné dans le biologique et le physiologique.

Cette question des sens nous paraît essentielle et pertinente pour une approche à la fois précise et diverse des acteurs et des territoires qu'ils créent ou qu'ils produisent. Avec Herzog, nous pensons

*« que le son ou l'odeur renvoie à une réalité objective (particule dans l'air ou ondes acoustiques, phénomènes mesurables et cartographiables) et à une perception subjective plus ou moins immédiate, socialement construite et chargée de valeur. Aussi, la question des sens renvoie-t-elle à la fois à celle de l'apport de la géographie (en tant qu'étude de la spatialité des phénomènes) à la connaissance des phénomènes sensoriels (en tant que réalités objectives, ou perception individuelle ou socialement construite) ; et à celle de l'apport des dimensions sensorielles à la connaissance des systèmes spatiaux ou des pratiques spatiales».*<sup>54</sup>

Positionner des poubelles sans savoir pourquoi les usagers les utilisent ou non, sans connaître leurs besoins dans le temps, dans l'espace nous paraît illusoire et vouer à un relatif échec. Cette approche sensitive se décline selon les quatre sens - odorat - vue - toucher et ouïe - qui nous ont paru essentiels à la perception de l'état de propreté, nous n'évoquerons pas le goût qui ne nous a pas paru pertinent.

#### ◇ l'odorat

Ce sens est à la base, d'après Hall<sup>55</sup>, d'un des modes les plus primitifs et les plus fondamentaux de la communication. Les odeurs peuvent provoquer des plaisirs intenses mais instantanés. C'est le plus incontrôlable aussi car il est difficile d'arrêter de respirer pendant un temps très long. De plus, dans les représentations de nombreuses personnes, les miasmes et autres microbes s'insinuent dans le corps par cette voie, ce qui est vrai en partie (puisque'il existe d'autres voies de pénétration) et que la chaleur humaine détériore voire détruit de nombreuses sources d'infection.

Ainsi, en Médina de Fès, le quartier des tanneurs est un lieu particulièrement malodorant du fait des peaux traitées et des produits chimiques utilisés. Lors de la visite, nous avons constaté que des personnes résidant à Fès, se couvraient le nez et la bouche, d'un mouchoir en papier afin de limiter l'intrusion de substances nocives dégagées par le lieu, barrière bien plus illusoire qu'efficace. On retrouve de telles pratiques lors des épisodes de pollution ou de SRAS au Japon ou en Asie. L'irrationalité de l'individu peut transcender l'information

---

<sup>53</sup> Hall E.T. (1966), « la dimension cachée », collection Points, Editions Seuil, page 16

<sup>54</sup> Herzog A. (2006), Le sens de la géographie, demain une connaissance pluri sensorielle des sociétés. A paraître actes du colloque Géopoint 2006

<sup>55</sup> Hall E.T., op.cit., p.67



lorsque celle-ci n'atteint pas la cible escomptée ou lorsque le message n'est pas clairement défini.

Ce sens est le plus détestable aussi car, il peut rappeler la présence de l'autre et l'immiscion de celui-ci, par le parfum ou l'odeur de corporelle, dans l'espace vital. S'il est possible de se dégager d'une étreinte, il est impossible de repousser les effluves étrangers. Ainsi, en ville, les déjections et autres mictions sont certes visuelles, mais aussi olfactives. De plus, elles demeurent bien après que la disparition de toutes traces visuelles. Sur le Vieux Port, à Marseille, près du Fort Saint Jean, se mélangent le parfum des figuiers et les odeurs de *pisse* créant un mélange dérangeant et persistant, signe que la mémoire olfactive est prégnante et que l'usage de l'endroit se maintient.

Ainsi, l'odeur de l'eau de javel est assimilée à celle du propre : elle n'est pas plaisante, mais, sa valeur sanitaire la dispense de couvrir l'odeur âcre qui se dégage des lieux nettoyés. Bien au contraire, l'odeur caractéristique demeure une preuve incontestable et reconnue de tous. Les fabricants tentent de l'agrémenter avec des substituts de parfum, d'origine chimique, tels la lavande, l'eucalyptus ou encore le citron, sans doute pour conquérir un cœur de cible plus jeune. Mais, le discours *marketing* dépasse la réalité. Peu importe, la *javel* tient ses promesses et c'est là le plus important. Sans évoquer les phéromones, la *bonne odeur* faciliterait la communication avec l'autre.

#### ◇ la vue

C'est sans doute le sens le plus sollicité mais le plus complexe de tous nos sens, car il fournit de nombreuses informations. Il permet de se mouvoir dans l'espace, d'identifier les stimuli divers et de communiquer. C'est, peut être aussi, le plus éduqué de nos cinq sens notamment grâce aux œuvres des artistes, une des fonctions majeures de l'artiste, selon Hall<sup>56</sup>, étant d'aider le profane à structurer son univers culturel, a fondé la norme du beau et du laid. Contrairement à l'odorat, il est plus aisé de sélectionner les informations, de les hiérarchiser (voire de fermer les yeux). Les cartes postales et autres documents touristiques vantent toujours des espaces immaculés. Ainsi, les campagnes d'information des différentes collectivités locales et leurs actions de nettoyage et de maintien de l'état de propreté se focalisent sur le visible. Néanmoins, les sacs plastiques et les bouteilles, si souvent incriminés, n'altèrent que la vue certes, mais ils permettent sans doute de déceler aussi les éléments invisibles (bactérie, microbes) nettement plus dangereux pour la santé. Il n'existe, à notre connaissance, aucune étude révélant l'état sanitaire de la rue après le passage des sociétés de nettoyage et l'évacuation du visible. Quelle est la qualité du sol sur lequel nous posons nos chaussures ? Le style de revêtement influe-t-il sur le nombre de bactéries au mètre carré ? Que ramenons-nous chez nous sous nos semelles, en quantité et en qualité ?

C'est sans doute le sens le plus étudié par les géographes, notamment lors de réflexions autour des études de paysage.

---

<sup>56</sup> Hall E.T., op.cit., p.105



## ◇ le toucher

L'expérience kinesthésique est la plus contrôlée : il est aisé de refuser de toucher quelqu'un ou quelque chose et dans le cas contraire, d'éliminer les traces du contact (en se lavant les mains par exemple). Dans l'espace public, ce sens est peu sollicité. Il peut l'être pour attraper une rampe, s'asseoir sur un banc, prendre les transports en commun, ouvrir une porte. L'expérience la plus intéressante serait d'étudier les sensations que l'utilisateur a, lorsqu'il utilise une poubelle ou un conteneur. Souvent, le contact est nécessaire avec cet objet du mobilier urbain qui renferme les déchets. Ainsi, les poubelles des rues ont de petites ouvertures qui nécessitent une réelle habileté pour jeter les détritiques : les conteneurs ont des couvercles lourds pour résister aux vents qu'il faut soulever. L'installation de pédales ne semble pas vraiment résoudre le problème des conteneurs, dont en fait, les couvercles restent souvent ouverts.

Dans la langue française, il n'existe pas de différence entre le contenant (la poubelle) et le contenu (les poubelles). Cette analogie linguistique crée vraisemblablement une superposition d'images et une confusion préjudiciable à l'utilisation de ces réceptacles. En langue anglaise, cette différence existe. Le contenant, *bin*, est accolé au contenu *garbage, dust ou refuse* : ainsi la poubelle domestique est *refuse bin*. Les fabricants de mobilier urbain spécialisés en propreté urbaine devraient sans doute prendre en compte cette subtilité sémantique afin de mieux répondre aux considérations ergonomiques et d'accessibilité.

Certaines municipalités ont fait le choix de construire des abris (en Val d'Arly - Haute Savoie - France), dans lesquels sont stockés les différents types de conteneurs pour le tri car, il n'y a plus de ramassage au porte à porte. De fait, lorsque les usagers vont jeter leurs poubelles, ils doivent entrer, en quelque sorte, dans la poubelle. Depuis l'extérieur, le bâtiment se veut esthétiquement intégré, mais à l'intérieur, le décor est tout autre. Le sol est sale, les odeurs nauséabondes et la seule envie est de pénétrer le moins possible. Nous pouvons constater cet état de fait sur les photographies ci-dessous de la planche photographique n° 2 : les usagers jettent leurs sacs-poubelles dans le premier conteneur qui souvent déborde alors que le second, plus éloigné, est vide. Le rôle premier, celui d'occulter les conteneurs est effectif, mais cela n'engage pas à demeurer longtemps dans le local et les usagers sont peu respectueux du lieu et des autres usagers.



Source F. Jacob, 2006

Planche photographique n° 2 : intérieur de l'abri poubelles du 30 chemin d'Arbon à Demi-Quartier (France -74). Le conteneur du fond est vide, celui de devant déborde de sacs. Sol particulièrement sale dans l'entrée de l'abri. Cette photographie de gauche date du 16 août 2006, elle montre une situation qui se reproduit chaque semaine, en période touristique comme en période creuse. Il semble que les usagers ne pénètrent pas dans l'abri mais jettent, depuis l'extérieur, leurs sacs qui remplissent le premier conteneur

#### ◇ l'ouïe

Aussi étonnant que cela puisse paraître, l'excès de bruit semble participer d'une sensation de saleté de la ville. Nos capteurs, que sont nos oreilles, sont semble-t-il, de plus en plus, sollicités et agressés. Pourtant la législation<sup>57</sup>, est de plus en plus étoffée et contraignante envers les organismes émetteurs de bruits et lors des constructions d'immeubles d'habitation. Les progrès des techniques de protection semblent efficaces. Cette mise en valeur de la nuisance développée par le bruit reflète une quête de bonne qualité de vie citadine qui se retrouve associée à la propreté et dans le même temps une incapacité actuelle d'y parvenir. Le bruit entre dans l'intimité de votre espace domestique malgré la pose de double vitrage ou autre moyen de lutte contre le bruit.

L'approche technique prend comme référent mesurable, le décibel<sup>58</sup>. Il permet de mesurer l'intensité d'un son, mais il ne prend pas en compte la répétition ou la durée du bruit ou au contraire sa fugacité. Il ne tient pas compte du moment de la survenue du bruit, l'impact sur les habitants est sans doute différent si le bruit retentit en plein jour ou au milieu de la nuit. Il n'identifie pas le statut du bruit, s'il s'agit d'une dispute ou d'une rixe, d'une pétarade de moteur ou d'un coup de feu. Et encore moins les préférences personnelles.

Concernant les villes méditerranéennes, nous avons dans notre stock d'images et de représentations, ces films des années cinquante, en noir et blanc, où l'on entend les acteurs s'interpeller d'une fenêtre à l'autre, les vendeuses de poissons du Vieux Port de Marseille à

<sup>57</sup> loi n°92-1444 du 31 décembre 1992 relative à la lutte contre le bruit, elle renvoie à de nombreux décrets et arrêtés, Cf. Gualazzi J.P. (1998) le bruit dans la ville – Avis et rapports du Conseil Economique et Social aux Editions des journaux officiels

<sup>58</sup> Le décibel est un indicateur qui pondère la puissance du son par l'audibilité des différentes fréquences qu'il contient. Il est gradué sur une échelle logarithmique. L'échelle des décibels va de 0dB, seuil d'audibilité pour l'homme, à 130, le seuil de douleur.



la voix tonitruante vanter les mérites de leurs marchandises. Ces images sont nostalgiques d'un temps passé.

L'ambiance sonore peut participer à définir une ville, et peut nécessiter pour les visiteurs une phase d'adaptation plus ou moins longue. Ainsi, on attribue à La Nouvelle Orléans le jazz, le rock à Liverpool. Autrefois, le bruit était symbole de l'activité de la ville, il est devenu un catalyseur de la gêne, de la déshumanisation des villes.

Nous sommes rattrapée par la géographie culturelle et ce mélange, que nous supputons, de valeurs mesurables<sup>59</sup>, de représentations et d'imaginaire qui fonde la territorialité. Chacun, emmuré dans son baladeur, la musique dans sa voiture aux vitres fermées grâce à la climatisation, ignore l'autre. Mais, lorsque l'autre empiète sur son espace, impose ses sons en quelque sorte, le rejet est immédiat englobant le bruit et la société toute entière.

L'implication des sens est abordée en premier, cela ne signifie en aucun cas un rôle premier. Il ne faudrait pas comprendre que la propreté n'ait qu'une dimension de l'inconscient et qu'il faudrait tendre vers une psychanalyse de la propreté pour approcher sa compréhension. Mais, l'approche sensible éclaire et nourrit le rapport à l'espace et il ne semble plus possible d'éluder cet aspect de l'intime. C'est la singularité de l'habitant qui singularise l'espace qu'il se crée et qui le porte. Le plus curieux est de constater que, parfois, ils ne coïncident pas et que les compromis peuvent ne pas exister. C'est l'articulation de ces deux espaces qui alors crée la territorialité, au sens où J.P. Ferrier l'entend

*« la notion de territorialité prend en charge la connaissance subjective des lieux (...) elle exprime les dimensions phénoménologiques de nos expériences territoriales, leur encadrement politique et réglementaire »<sup>60</sup>*

La durée de l'habitat en un lieu n'y est sans doute pas étrangère. On ne perçoit pas les mêmes signes lors d'un instant fugace, d'un séjour de quelques jours ou lors de l'habitude liée à la longue durée. Ceci expliquerait la gêne ressentie par les touristes, lors de voyages. Pour les villes de l'aire méditerranéenne, c'est le déplacement qui créerait la perte des repères et le *dépaysement* des sens. Le touriste conserverait comme perceptions, celles de son propre territoire comme référent, singulier, maîtrisé et assimilé à une norme et ne pourrait que rechercher, plus ou moins consciemment, les variations, les écarts au modèle, en quelque sorte. Il rejetterait tout ce qui hors ses normes sensibles. C'est peut être une nouvelle ouverture ou fermeture, au monde de l'autre.

---

<sup>59</sup> Nous n'entrerons pas dans le débat de la relativité de la mesure même si nous croyons en cette remise en cause de l'absolue vérité

<sup>60</sup> Ferrier J.P. et Donaint P. , « Pour une lecture post-urbaine de la Méditerranée du XXI<sup>e</sup> siècle » IN La Méditerranée SEDES édition p.197



### I-3- Propreté et espace support : l'aire méditerranéenne, ce monde imaginaire connu de tous.

L'espace géographique retenu pour cette recherche est un sous ensemble du pourtour méditerranéen. Cet espace est sans réelle existence géographique, historique et culturelle, et, néanmoins, passionnant par la juxtaposition de cultures dominantes et influentes en des temps historiques, remontant aux périodes antiques, voire plus anciennes, différents et parfois concomitants et, l'imaginaire qu'il véhicule. C'est, en quelque sorte, ce *Sud* dont on use et dont on abuse sans jamais le définir.

Déjà dans "la Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II", Braudel<sup>61</sup> avait tenté de délimiter cet espace et de repérer ses cohérences. Il avait souligné que la Méditerranée n'est pas une mer, mais un *complexe de mers* : un emboîtement de péninsules, d'îles et de mers. Et, concernant le monde méditerranéen, il n'avait pu déterminer des limites précises. De la simplicité de l'énoncé, Braudel n'y avait trouvé que de la complexité.

Au XXI<sup>e</sup> siècle, tenter de délimiter l'espace circum méditerranéen se révèle toujours aussi complexe. Le limiter à l'espace de l'olivier serait offrir trop d'importance au climat. Se contenter d'évoquer la chaleur et la sécheresse estivale serait réducteur, et ne prendrait pas en compte la diversité des hivers (notamment en Turquie et en Grèce) où les *descentes d'air froid du pôle* créent, parfois, des décors et des paysages sibériens. Rechercher des limites géologiques ne s'avère guère plus simple. Certes, les montagnes sont omniprésentes, mais elles ne forment aucune frontière, car elles sont le plus souvent perpendiculaires au littoral (Alpes, Pyrénées, Caucase, etc.) et créent des barrières entre les plaines, souvent peu étendues. Se référer à une culture commune apparaîtrait comme une gageure car elle n'existe pas. Des épisodes communs ont façonné une histoire complexe, espace unifié au second siècle après Jésus-Christ à l'apogée de l'Empire Romain, divisé comme à l'apogée de la civilisation musulmane.

Braudel avait repéré que la Méditerranée et son pourtour ont toujours été terre d'échanges et de commerce. De grandes routes commerciales parcourent cet espace du Nord au Sud, depuis les origines du peuplement humain, à l'exemple de la Via Domitia, longée de nos jours par l'autoroute A9, véritable artère entre le Nord de l'Europe et le Sud de l'Espagne. La mer, elle-même, a été parcourue par des bateaux chargés de produits venant des Indes et des Amériques. Aujourd'hui, elle est, fréquemment, survolée par des avions de lignes qui transportent des touristes avides de soleil et de chaleur. Lieu de passage, de croisements culturels et de déchirements entre les peuples, il est bien difficile alors d'en repérer les confluences.

Les vents, peut-être, pourraient être un facteur commun, les *Méditerranéens* discutent plus des vents que des vagues ; ceux-ci influencent leurs discours voire leur humeur, ils sont les divinités de la Méditerranée. Ils sont innombrables : le Mistral, le Grec, la Tramontane, le

---

<sup>61</sup> Braudel F. (1949), la Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II



Sirocco, etc. La poésie leur attribue des caractères particuliers, des traits féminins ou masculins. Mais, là encore aucun sens commun : certains soufflent du Nord, d'autres se chargent de sable du Sahara. La folie peut être...

L'autre facteur commun au pourtour méditerranéen est l'urbanisation précoce et importante. Cette culture urbaine se construit dès l'Antiquité : Athènes, Rome, Carthage. Mais, leurs devenirs sont divers.

Les écrivains ont solutionné, en partie, ce problème de délimitation, en opposant Nord et Sud mais, en se gardant bien de donner une limite précise. Montesquieu<sup>62</sup>, dans l'Esprit des Lois, définit ainsi la différence :

*“Vous trouverez dans les climats du Nord, des peuples qui ont peu de vices, assez de vertu, beaucoup de sincérité et de franchise. Approchez du Midi, vous croirez vous éloigner de la morale même : des passions plus vives multiplieront les crimes”.*

Ainsi, le Sud est l'obscurantisme et la barbarie, l'absence du respect des règles. Plus tard, Michelet voit dans les populations de la France du Sud :

*“ une populace mobile et barbare, une race métisse et trouble, celto-grecque-arabe, avec un mélange italien. Nulle n'est plus inquiète, plus bruyante, plus turbulente. ».*

**Le Nord serait moderne, civilisé ; le Sud archaïque et retardé.** Cette appréciation venue de loin rend alors possible de toiser de façon péremptoire les habitants du Sud et de les critiquer et de leur donner des leçons.

Les peintres impressionnistes vont inventer une vision neuve originelle et originale dont le principal ressort est fondé sur la primauté des sensations : la lumière spécifique du monde méditerranéen va être un révélateur pour de nouvelles formes d'art dont le sujet sera la Méditerranée. Ce n'est plus celle de la Renaissance, révélant le monde antique à travers les ruines, les nymphes et autres déesses dont Chateaubriand donnait une définition :

*“La Méditerranée, placée au centre des pays civilisés, semée d'îles riantes, baignant de côtes plantées de myrtes, de palmiers et d'oliviers, donne sur le champ l'idée de cette mer où naquirent Apollon, les Néréides, et Venus”.*

Les peintres, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle - début XX<sup>e</sup> siècle, ont eu la volonté de restituer une nouvelle réalité, éloignée des principes de la Renaissance, c'est-à-dire respectueuse des lois de la perspective et s'attachant à une sorte d'exactitude figurative de la représentation, en la transposant telle qu'elle est perçue émotionnellement par l'artiste.

---

<sup>62</sup> Montesquieu, « de l'esprit des lois » livre XIV « Des lois dans le rapport qu'elles ont avec la nature du climat » dans *Œuvres complètes* Bibliothèque de la Pléiade, vol II, 1951, pp 477-478.



Le Nord serait monochrome, camaïeu de gris, le Sud un monde coloré où dominerait le bleu, le vert, le blanc et l'ocre. Ce tableau *naturel*, écrin exceptionnel, ne peut être souillé par les scories des activités des hommes.

Le développement du tourisme de masse va véritablement asseoir les représentations actuelles de la Méditerranée. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont les bienfaits hygiénistes et médicaux qui attirent la bourgeoisie européenne sur les bords de la Méditerranée. De riches Anglais y viennent en villégiature hivernale, car l'excès de soleil est alors, un ennemi de la santé. Ils viennent aussi, pour y soigner la tuberculose et autres maladies qui nécessitent un éloignement des villes humides et polluées du Nord de l'Europe. Les recherches des hygiénistes et vitalistes développent, au XX<sup>e</sup> siècle, un courant contraire : ils vouent alors un véritable culte au soleil auquel on découvre toutes les vertus :

*“L'action régénératrice du soleil est si profonde qu'elle produit de véritables résurrections (...). Les bains d'air, de lumière et de soleil ont sur la santé et la vigueur de l'individu, une influence considérable (...). Elles sont une condition de l'énergie vitale”.*

Du fait de cette valeur positive accordée au soleil, de l'essor des chemins de fer et des congés payés qui ouvrent l'ère de l'industrie touristique, de l'élévation du niveau de vie des classes populaires, les bains de mer se démocratisent. La révolution des transports s'achève par la libéralisation du transport aérien. Le Maghreb, la Côte Dalmate, la Turquie ou encore les îles de la Méditerranée ne sont plus qu'à quelques heures de vol des grandes capitales surpeuplées, embrumées et polluées d'Europe, et ce au moindre coût. Aujourd'hui, le bassin méditerranéen est devenu la première destination touristique au Monde, perpétuant son rôle d'échange.

**Le Nord serait le lieu du travail, le Sud celui de l'espace des vacances et des loisirs.** Il doit offrir une image de carte postale, de nostalgie, de lascivité et d'indolence incompatible avec l'agitation du monde du travail. La sieste est une activité incontournable

C'est un espace, situé à l'intersection de trois continents (Asie, Afrique, Europe) ayant permis les échanges, comme les affrontements entre des ensembles politiques et culturels. Aujourd'hui encore, ces ensembles sont attachés à leurs spécificités dans le contexte de la mondialisation qui tend pourtant à tout uniformiser.

**Le Nord serait le lieu de la mutation, de la modernité, le Sud le lieu de la permanence, l'immuabilité.** La représentation de la ville arabe dans l'imaginaire collectif est avant tout caractérisée par une étrange fixité qui paraît ne pas tenir compte des évolutions de la trame urbaine dans l'espace et le temps. La ville arabe, c'est la ville traditionnelle au sein de laquelle on retrouve certains éléments permanents qui relèvent du symbole ; elle est donc essentiellement associée à ses quartiers anciens (médina, souk, casbah). Pourtant, en dépit de ce rôle capital de représentation d'une culture, il existe trop souvent un décalage entre le statut symbolique de ces quartiers et leur réalité quotidienne. En effet, ces quartiers anciens n'occupent qu'une faible superficie dans le tissu urbain et d'autre part, ces espaces sont idéalisés puisque l'observation des conditions matérielles d'existence en leur sein et, de façon générale, leur mode d'occupation, obligent après un premier regard émerveillé, à des jugements beaucoup plus nuancés. Même la notion du temps semble différente, la promptitude est différente de celle du Nord. Le temps est élastique, les quart d'heure durent



quelques minutes ou quelques heures, les palabres s'éternisent, la sociabilité fait l'éloge de la lenteur.

Le point commun de cette aire multiculturelle semble être l'urbanisation. Les villes se sont construites sur un temps long (plusieurs siècles, voire plusieurs millénaires) ce qui laisse à dire à R. Escallier (2004) que la société a acquis un savoir, un savoir faire et un « savoir vivre » unique .

Le Nord serait le lieu de la ville manufacturière, dendrique, inféodée au pouvoir central, le Sud celui des villes reconnaissables entre toutes à l'atmosphère animée du marché sur la place, le temps des rencontres à laquelle succède le calme de la sieste et les volets clos. Cette citadinité, aux échanges complexes et hiérarchisés, cette volonté de, selon Escallier,(2004), vivre au milieu des hommes plutôt qu'au milieu des bêtes et des champs ont développé une sociabilité qui se traduit par des lieux de rencontre (café, mail, hammam, le banc public, le parc) nombreux et des fêtes (féria, vogue, joutes) mémorables.

Le Sud devient le réceptacle touristique (ou à plus long terme, voire définitif) de millions de personnes, originaires de ce Nord répulsif, qui n'aspirent qu'à la chaleur, au calme et à l'originalité. Ainsi, chacun connaît, ou connaît quelqu'un qui, a séjourné ou a vécu et vit encore dans ce Sud indéfinissable et indéfini, indélimitable et indélimité. Cet espace, puzzle de représentations et d'imaginaires convient tout à fait pour l'objet de notre recherche. La propriété est, elle aussi, un concept du vécu et du perçu. Les croiser amplifie les phénomènes fantasmagoriques, les discours stéréotypés et offre une assise suffisamment riche en représentations pour mener à bien notre recherche.



## CHAPITRE 2

### La ville méditerranéenne est-elle sale ? Questionnement et hypothèses

---

Le point de départ de cette recherche, nous l'avons évoqué, est la combinaison de ressentis personnels concernant la propreté urbaine dans des pays étrangers, les attitudes de certains et des affirmations maintes fois entendues lors de récits de voyage : *les villes méditerranéennes sont sales*. Cette récurrence de propos a soulevé un certain nombre d'interrogations.